

Marie Frantz

Etty Hillesum  
ou la floraison  
du cœur

*Récit d'une individuation*

© Marie Frantz, 2017

ISBN 978-2-9569773-0-8

Cet ebook a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Qu'est-ce de nous  
    Qui s'efface  
Pour que plus haut  
    Puisse apparaître  
        L'Autre ?  
Qu'est-ce de nous  
    Qui se creuse  
Pour qu'au fin fond  
    Vienne habiter  
        L'Hôte ?

Anne GOYEN, *Paroles données*

## Avertissement

Toutes les citations du journal ou des lettres d'Etty Hillesum sont extraites des *Écrits d'Etty Hillesum, Journaux et Lettres, 1941-1943*, traduits du néerlandais et de l'allemand par Philippe Noble avec la collaboration d'Isabelle Rosselin, édition intégrale, Paris, Le Seuil, 2008 (abrégés en *EEH*).

Elles sont suivies de la date d'entrée du journal ou des lettres d'Etty Hillesum et de la pagination.

## Introduction

Etty Hillesum (1914-1943) était une fervente lectrice de Jung<sup>1</sup>. L'intérêt pour la psychologie des profondeurs naquit chez cette intellectuelle néerlandaise de l'amour profond et de l'admiration qu'elle éprouva pour Julius Spier, le thérapeute à l'origine de l'écriture de son journal. Ce dernier avait été formé à l'analyse didactique par Carl Gustav Jung lui-même, avant d'ouvrir, à Berlin puis à Amsterdam, un cabinet de consultation où il se spécialisa dans la psychochirologie.

La fréquentation par Etty de l'œuvre de Jung n'avait rien d'anecdotique ni de superficiel. Si la jeune femme y trouva d'abord un moyen de se rapprocher de Spier, elle finit bientôt, son avancée dans l'analyse aidant, par considérer la voie de l'individuation comme l'expérience cruciale qui l'avait amenée à croître et à s'accomplir, jusqu'à découvrir le sens de sa vie. Sa rencontre avec la psychologie des profondeurs fut si marquante qu'elle envisagea même de soigner un jour par l'analyse junguienne ceux qui, comme elle, cherchaient à s'extraire de leur chaos intérieur pour trouver leur forme propre : « Je crois à la

---

<sup>1</sup> Les ouvrages et articles de Carl Gustav Jung, lus par Etty Hillesum et mentionnés dans son journal, sont : « Psychologie analytique et vision du monde », « La femme en Europe », « Le problème de fond de la psychologie moderne », « L'importance de la psychologie pour l'époque actuelle », *Les métamorphoses de l'âme et ses symboles*, *L'énergétique psychique*, *L'inconscient dans la vie psychique normale et pathologique*.

mission de l'individu et à ma petite mission à moi », écrit-elle après avoir lu avec passion les notes de Julius Spier concernant le cas d'un schizoïde (5 octobre 1941, p. 188).

L'intérêt d'Etty Hillesum pour l'œuvre de Carl Gustav Jung et la connaissance qu'elle en eut par sa propre analyse n'est pas l'aspect de sa vie le plus connu ni le plus mis en valeur, nous en convenons. Pourtant, la voie de l'individuation fut le moyen de ce bouleversement que certains n'hésitèrent pas à qualifier de *metanoïa*<sup>2</sup> : son journal, qui faisait partie de la thérapie qu'elle suivit avec Spier, est aussi le récit d'une individuation, et c'est sous cet angle que nous allons l'aborder.

L'individuation était au cœur même de la pratique de Spier, qui préférait toutefois parler d'éveil du centre de la psyché, d'après ce qu'en a dit Etty. Dans son ouvrage intitulé *La guérison psychique*, Jung en donne la définition suivante : « processus par lequel un être devient un individu psychologique, c'est-à-dire une unité autonome et indivisible, une totalité<sup>3</sup>. »

L'individuation est un processus naturel — tout être vivant, de l'herbe à l'homme, est appelé à croître et à manifester les particularités qui lui sont propres —, un processus qui n'exige rien tant que de s'abandonner aux forces constructives et curatives de la vie. Mais lorsqu'il est accompagné, ce processus s'accélère et est vécu de façon consciente. Si l'analyse junguienne a pour but d'amener l'homme à éprouver son « entièreté » par la confrontation dialectique avec cet autre en soi, cet « informateur »,

---

2 Cf. FROMAGET, Michel, *Un joyau dans la nuit. Introduction à la vie spirituelle d'Etty Hillesum*, Paris, DDB, 2014.

3 JUNG, Carl Gustav, *La guérison psychologique*, Paris, Buchet/Chastel, 1953, p. 255.

qu'est l'inconscient<sup>4</sup>, elle n'est pas la seule voie possible toutefois pour réaliser sa totalité originelle et accomplir sa destinée. Marie-Louise von Franz, qui fut l'élève puis la collaboratrice de Carl Gustav Jung, n'affirmait-elle pas que l'individuation peut être réalisée par « tout être qui travaille sur lui-même avec honnêteté et persévérance<sup>5</sup> » ?

Etty Hillesum ne manquait assurément ni de l'une ni de l'autre. Mais ses forces vives se trouvèrent décuplées lorsqu'elle rencontra Julius Spier, et ce n'est pas tant la cure analytique qu'elle entreprit avec lui que l'amour d'âme à âme dont tous deux furent animés qui fit fleurir ainsi le cœur de la jeune femme. Trois mois avant de disparaître à Auschwitz, le 18 août 1943, elle confiait à son amie Henny Tideman, du camp de Westerbork où elle résidait désormais : « La houle de mon cœur s'est faite plus large depuis que je suis ici, plus animée et plus paisible à la fois, et j'ai le sentiment que ma richesse intérieure s'accroît sans cesse. » (p. 898.)

Hendrik Johannes [Han] Wegerif, chez qui elle logeait en tant que « dame d'honneur », fut un témoin privilégié de sa métamorphose. Et c'est cet homme discret et sensible qui lui rendit sans doute l'un des plus beaux hommages lorsqu'il écrivit à Léonie Snatager, le jour où celle qui était aussi sa maîtresse quittait la maison près du Concertgebouw pour aller travailler dans le camp de transit néerlandais d'où partaient les convois de Juifs pour

---

4 Cf. « La croissance de la personnalité se fait à partir de l'inconscient. » (JUNG, Carl Gustav, *Les racines de la conscience*, Paris, Buchet/Chastel, 1971, p. 280.)

5 FRANZ, Marie-Louise von, « Individuation et relations sociales dans la psychologie junguienne », *Âme et archétypes*, Ville-d'Avray, La Fontaine de pierre, 2006, p. 299.

l'Est : « L'intelligence et le cœur se sont développés en elle en une rare harmonie<sup>6</sup>. » Nous parlerons peu de Han Wegerif dans cet essai, mais rendons-lui au moins cette justice : il fut l'un de ceux qui, ayant approché Etty Hillesum, furent touchés par son rayonnement et surent en parler avec délicatesse, profondeur et retenue.

La voie de l'individuation provoque un renouvellement de soi, corps, âme et esprit, et la *metanoïa* de la jeune Hollandaise fut à la fois fulgurante, singulière et exemplaire. Carl Gustav Jung estimait qu'une telle métamorphose ne pouvait survenir que dans la seconde période de la vie, vers quarante ou cinquante ans. Or Etty Hillesum était âgée de vingt-sept ans lorsqu'elle entreprit d'écrire son journal, mais la guerre, et surtout la mort quotidiennement annoncée au peuple juif par l'occupant nazi, intervinrent sans doute, pour elle et pour tous ceux qui gardèrent les yeux ouverts sur le monde, comme un accélérateur de l'approfondissement et de l'élargissement de la conscience.

Spier incitait chacun de ses patients à se recueillir en soi-même, notamment par la pratique de la méditation, afin d'éveiller et de fortifier ce qu'il nommait leur « centre », ce noyau énergétique irradiant force et stabilité, hors d'atteinte du tumulte extérieur comme du tourbillon des émotions. Pour autant, Etty ne se retira pas du monde, même si elle aspirait parfois à se retrancher dans le silence de son âme pour s'y ressourcer, elle affirma au contraire que c'était dans le monde et parmi les hommes qu'elle aurait à se trouver (25 novembre 1941, p. 230).

---

6 Lettre de Han Wegerif à Léonie Snatager, Amsterdam, 30 juillet 1942. *EEH*, note p. 1015.



Il existe une dimension éthique indéniable à l'individuation, qui rend l'homme à la fois responsable de soi et de l'autre. La croissance spirituelle que connut Etty Hillesum l'amena ainsi à redéfinir les rapports qu'elle entretenait, en tant que femme, avec les hommes. Alors que tout un monde s'abîmait dans le sang et la fureur sous la domination masculine, la jeune Hollandaise exalta les valeurs féminines de bonté, d'ouverture et d'accueil, et elle voulut les révéler à l'homme, en l'éveillant, par l'amour, à son âme ensevelie sous le poids des traditions et des identités collectives. Un monde nouveau était à naître, et pour cette visionnaire, sa conception devait passer par l'acceptation par l'homme de son féminin intérieur.

La problématique du sacré est aussi au cœur de l'analyse junguienne, et l'individuation permet à l'homme de se placer dans une attitude adéquate pour se laisser rencontrer par Dieu. Le journal d'Etty Hillesum a ceci d'exemplaire qu'il nous montre combien sont interdépendants l'amour de soi, l'amour d'autrui et l'amour de Dieu. Si l'homme est responsable de soi et de l'autre, il l'est aussi de Dieu. « Dieu a aussi vécu à notre époque » : telle est la proposition la plus osée, sinon la plus scandaleuse, de la jeune femme, qui voulut en être le témoin (27 juillet 1942, p. 703). Mais elle nous révèle à quelle dilatation du cœur elle était parvenue, jusqu'à recouvrer, par la grâce d'inhabitation, la plénitude de son être. Karlfried Graf Dürckheim l'atteste également : « Seul [...] atteint cette « intégrité » celui qui, au milieu d'un monde désordonné, parvient à manifester la plénitude, le sens et l'unité de l'Être<sup>7</sup>. »

---

7 DÜRCKHEIM, Karlfried Graf, *Pratique de la voie intérieure*, Paris, Le Courrier du Livre, 1968, p. 54.

Etty Hillesum n'a pas souhaité témoigner des atrocités des camps, « ces détails ne sont pas pour moi, je n'en ai pas besoin », écrivait-elle le 8 octobre 1942, mais elle a témoigné de la présence de Dieu en chaque homme, les victimes comme les bourreaux (p. 755). Dieu était aussi à Westerbork, mais rares ont été ceux qui l'ont reconnu. Parce qu'elle était de ceux-là, la jeune femme continuera de rendre grâces chaque jour au miracle sans cesse renouvelé de la vie sous toutes ses formes.

Il a beaucoup été reproché à Etty Hillesum de n'avoir pas résisté comme tant d'autres à l'occupant nazi, voire même de s'être prêtée à son projet meurtrier. Mais en ces temps de désolation, accéder par l'individuation à ses profondeurs pour y abriter le seul trésor inaliénable, la racine de son être, constituait aussi un acte de résistance contre la barbarie. Elle n'eut de cesse de s'ériger contre l'indifférenciation à laquelle la haine et les idéologies soumettaient tous les hommes, pour demeurer attentive à la voix singulière de chacun. Si la jeune femme appellera pourtant chaque homme à prendre les armes, ce ne sera pas contre son frère mais contre ses conflits intérieurs : la guerre est d'abord en soi avant de prendre forme à l'extérieur, et le combat, spirituel. En définitive, le vrai courage d'Etty Hillesum n'aura pas tant été d'accepter les persécutions nazies que de reconnaître l'infinie liberté de l'homme et d'y répondre.

Dans la voie de l'individuation, aucun manque, aucune faillite, aucune ombre n'est occulté mais reconnu et accueilli, obligeant alors la personnalité à trouver un nouvel équilibre dans un élargissement de sa conscience, après avoir connu la perte de repères et la douleur qui l'accompagne. La parution de l'intégralité du journal d'Etty Hil-

lesum a révélé la complexité et la singularité de son cheminement aux heures les plus sombres de l'Occident. D'aucuns ont pu s'émouvoir de lire dans les premiers cahiers des propos où la mesquinerie le disputait au calcul, la jalousie à la rancœur : tout cela était nécessaire et fut assumée par celle qui décida d'ouvrir les tombeaux pour ranimer la vie ensevelie en elle.

Nous n'éluderons aucune de ses faiblesses, aucun de ses manquements : ils furent les portes qui la conduisirent à l'accomplissement de soi. C'est d'ailleurs le propre de l'analyse que de réactiver des complexes infantiles archaïques et de les dépasser en en prenant conscience. Dans la voie de l'individuation, l'une des premières étapes consiste à rencontrer son ombre, et elle est particulièrement douloureuse : « Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer au royaume de Dieu. » (Luc 18,25.) Pour parvenir à son propre royaume, Etty Hillesum aura à se délester de nombre d'émotions, de croyances et de peurs ; mais au cœur même de l'anéantissement, elle découvrira la vie accomplie.

Comme nous venons au jour après avoir traversé la nuit utérine, nous nous éveillons à notre plénitude après nous être perdus dans la nuit de l'inconscient, ombre parmi les ombres, révélée soudain à sa splendeur. En ce sens, Etty Hillesum n'est pas une héroïne, elle est notre sœur en humanité. Son histoire, malgré sa singularité, ne nous enseigne pas autre chose que ce destin commun à tous les hommes : traverser les enfers pour advenir à soi-même.

## **Etty Hillesum et Julius Spier : un amour d'âme à âme**

### **Etty Hillesum, une femme égarée dans son chaos intérieur**

En 1941, Etty Hillesum est âgée de vingt-sept ans et étudie les langues slaves. Elle vit chez un comptable, Han [Hendrik Johannes] Wegerif, dans une grande maison située près du Concertgebouw d'Amsterdam. Ce veuf, de trente-cinq ans son aîné, loue des chambres à des étudiants — Jaap [Jacob], un des frères d'Etty, a d'ailleurs séjourné chez lui entre octobre 1936 et septembre 1937. La jeune femme a emménagé chez Wegerif en mars 1937 pour diriger son ménage et est rapidement devenue sa maîtresse.

Etty fait la connaissance de Julius Spier grâce à Bernard Meyling, un étudiant en biochimie habitant également chez Han Wegerif. Après avoir s'être retiré assez jeune des affaires, Spier a suivi une formation thérapeutique auprès de Carl Gustav Jung et ouvert un cabinet de psychiatrie à Berlin. En 1939, il fuit l'Allemagne nazie et se réfugie à Amsterdam, où il donne des consultations dans le petit appartement qu'il loue rue Courbet. Il a par ailleurs réuni un groupe d'élèves — principalement des femmes — qu'il forme à l'étude de la personnalité par la psychiatrie. Pour illustrer ses cours, il a régulièrement besoin de personnes acceptant de servir d' « objets », et

c'est à ce titre qu'Etty se présente à lui le 3 février 1941. Impressionnée par la personne même de Spier et par son travail, elle décide d'entamer une thérapie sous sa conduite.

La jeune femme traverse alors une période particulièrement difficile, outre l'occupation allemande et les premières mesures antijuives. Déchirée par des conflits psychiques qui l'empêchent d'exprimer sa véritable personnalité, elle se dit partagée entre « la peur de s'enfoncer dans l'indétermination et le chaos » et « le sentiment de mutiler sa vie » (30 novembre 1941, p. 236). En elle s'affrontent en effet deux exigences impérieuses, deux forces solidement enracinées au tréfonds de son être : son fort tempérament érotique, qui lui fait désirer « replonger dans le chaos originel et l'indifférencié », et sa vocation d'écrivain, qui la contraint à « trouver sa forme propre et la conquérir sur le chaos », la matière contre l'esprit (23 octobre 1941, p. 209). « Tantôt je rampe au niveau de la terre, observe-t-elle, et tantôt je plane dans le ciel, mais je n'ai encore jamais réussi à établir une liaison naturelle entre ciel et terre. » (15 août 1941, p. 145.)

À de nombreuses reprises, Etty convoquera des métaphores aquatiques pour décrire sa vie intérieure confuse et agitée. Elle utilisera ainsi l'image d'un « grand Océan<sup>8</sup> sur lequel [elle doit] conquérir de petits lambeaux de terre, toujours menacés de submersion » pour rendre compte de son imagination débridée, de ses émotions exacerbées, de ses intuitions fulgurantes, autant de forces sauvages, indomptées et menaçantes, qu'il lui faut paci-

---

<sup>8</sup> L'océan est une métaphore courante pour désigner l'inconscient sur lequel surnage le petit cercle de la conscience (Cf. Jung, Carl Gustav, *Psychologie du transfert*, Paris, Albin Michel, 1980, p. 31).

fier (10 mars 1941, p. 40). « C'est peut-être ma « mission » dans la vie, ma seule mission, écrit-elle le 12 octobre 1941, que d'introduire ordre et harmonie dans le chaos qui est le mien. » (p. 198.) Mais à l'époque de sa rencontre avec Spier, Etty réagit le plus souvent à son chaos intérieur par une résistance à cette vie débordante et incontrôlable, une rigidité qui la « retient dans une poigne de fer » (9 mars 1941, p. 34).

Cette « fermeture à la vie », à ces forces irrationnelles que sa conscience ne peut maîtriser, et son incapacité à s'accepter se manifestent chez la jeune femme par une recherche effrénée de la perfection (23 mars 1941, p. 84). Sa volonté de s'améliorer — et le contrôle impérieux qui la sous-tend — est si pressante en cette année 1941 qu'elle se confond avec la haine de soi et de ce qui lui apparaît alors comme des « faiblesses », et son journal ne manque pas de propos particulièrement violents à son égard : « Tu n'es qu'une chiffè molle et une bonne à rien » (10 mars 1941, p. 40) ; « Je me déteste, un point c'est tout » (23 mars 1941, p. 84) ; « Je me sens parfois comme une poubelle, tant il y a de trouble, de vanité, d'indécision, d'insuffisance en moi » (4 août 1941, p. 122).

Entravée par la peur de ne pas être à la hauteur, Etty répugne souvent à affronter les choses, et cela est particulièrement manifeste dans son rapport à l'écriture : faute de trouver d'emblée le ton juste, la phrase percutante, l'idée sublime, la jeune femme préfère renoncer à exercer ce qu'elle-même nomme son « talent créateur » : « Ce que je mets sur le papier doit être parfait d'emblée, je refuse de faire mes gammes. » (12 mars 1941, p. 46.) La lucidité dont elle fait montre à son égard est confondante.

Ses actes, avoue-t-elle, « ne sont bien souvent qu'imitation, devoir supposé ou représentation erronée de ce que doit être un être humain » (12 décembre 1941, p. 258). Inféodés au désir des autres, à la loyauté familiale, aux normes sociales.

N'ayant pas encore trouvé en elle ce que Julius Spier appelle le « centre », cet abri inviolable où se tisse notre destin, Etty Hillesum vit en effet sous la dépendance d'autrui pour s'aimer et s'accepter. « J'attends des autres qu'ils m'accordent trop d'importance et, s'ils ne le font pas, je me sens « incomprise », je ne ressens aucun contact », reconnaît-elle (5 septembre 1941, p. 153). Si son comportement est dicté par la peur de déplaire — n'est-ce pas pour être acceptée qu'elle se veut « toujours aussi piquante et plaisante que possible » ? (3 janvier 1942, p. 312) —, son jugement n'en est pas moins tributaire du regard que les autres portent sur ses centres d'intérêt. Ainsi, au cours d'une soirée musicale, Etty croit percevoir chez son père un mouvement de réprobation vis-à-vis de Spier. Aussitôt, son goût pour la chiromancie, son enthousiasme disparaissent, alors même que Louis Hillesum lui avouera peu après trouver le psychologue « étonnamment sympathique » (12 octobre 1941, p. 196). Ce n'est que plus tard, en juillet 1942, que la jeune Hollandaise trouvera la racine de son sentiment d'infériorité dans « la crainte puérile de perdre un petit peu d'amour en ne s'adaptant pas totalement à l'autre » (4 juillet 1942, p. 650).

En dehors de la sphère amoureuse ou amicale, les rapports d'Etty avec autrui apparaissent plutôt difficiles et elle évoque les efforts que les conversations exigent d'elle (10 mars 1941, p. 41). « J'ai peur du moindre

contact », avouera-t-elle le 23 novembre 1941 (p. 227). Toutes ces inhibitions engendrées par la non-acceptation d'elle-même et la peur de déplaire liée à son complexe d'abandon lui confèrent ce « côté crispé, angoissé, artificiel » que soulignera Spier (24 mars 1941, p. 86). Et sa lucidité, son intelligence aiguë ne l'empêchent pas « d'être bien souvent une pauvre godiche peureuse » (9 mars 1941, p. 34).

Mais Etty Hillesum sait aussi être une femme excentrique, libérée et extravertie. Dans l'ouvrage qu'il consacre à la vie spirituelle de la jeune Hollandaise, Michel Fromaget voit « dans cette libido puissante et exigeante, l'un des traits majeurs de [sa] personnalité première<sup>9</sup> ». Lorsqu'elle n'est pas paralysée par les inhibitions et l'incertitude, Etty désire ardemment « se fondre en toutes choses et en tout le monde » (7 août 1941, p. 127). Mais ce qui peut apparaître comme une quête du sentiment océanique, une participation mystique au Grand Tout, n'est au fond que la marque d'une incapacité à soutenir sa propre existence, qui se manifeste dans la vie quotidienne par la velléité et l'impossibilité de s'engager.

La tendance à la velléité est pour la jeune femme davantage affaire de déperdition d'énergie que de défaillance morale : « Il me faut parfois tellement d'efforts pour tisser la trame de la journée, confie-t-elle le 20 octobre 1941, qu'il me reste à peine assez d'énergie pour accomplir d'autres tâches. » (p. 200.) Etty se perd alors dans la procrastination, diffère le moment de lire les auteurs russes et de faire les thèmes que requièrent ses études de

---

9 FROMAGET, Michel, *Un joyau dans la nuit. Introduction à la vie spirituelle d'Etty Hillesum*, Paris, DDB, 2014, p. 26.



langues slaves, peine à se concentrer. Or on sait par Carl Gustav Jung que les tâches sans cesse différées paralysent l'activité vitale, qui, ne trouvant plus son utilisation dans la conscience, s'écoule alors dans l'inconscient où elle active certains contenus, d'où la propension de la jeune Hollandaise à rêvasser et à se perdre dans les fantasmes et ce qu'elle nomme ses « bacchanales de l'esprit » (5 septembre 1941, p. 151). Toute énergie autre que celle qu'elle destine à la restauration de son image défaillante lui semble être ravie, au point de l'amener à renoncer à une vie d'épouse et de mère pour se concentrer uniquement sur sa vie propre : « Je ne veux pas de mari, je ne veux pas d'enfant, parce que je n'oserais jamais me charger de la responsabilité d'autres personnes, la responsabilité de ma propre vie me prend déjà toutes mes forces. » (23 novembre 1941, p. 227.)

Une difficulté semblable l'empêche d'occuper une position sociale stable et conforme à son âge et à son milieu socioculturel. À vingt-sept ans, bien que détentrice d'une maîtrise en droit public néerlandais — certes, ses résultats furent assez moyens —, la jeune femme vit depuis quatre ans chez Han Wegerif, au 6 de la rue Gabriel Metsu, où elle a une chambre, et effectue des travaux ménagers en échange du logis, du couvert et d'un peu d'argent de poche. Elle donne aussi des cours privés de russe à quelques élèves. « J'ai parfois le sentiment d'être un parasite, avoue-t-elle, d'où des accès de profonde dépression et des doutes quant à l'utilité de ma vie. » (4 août 1941, p. 122.) Ce qui ne l'empêche pas à d'autres moments de revendiquer sa façon de vivre : « Je suis une fille qui étudie toutes sortes de choses. D'autres filles travaillent dans un bureau et gagnent leur vie, ou bien ont

un mari et des enfants. Mais cela ne m'empêche pas d'avoir autant de droit à l'existence. » (7 août 1941, p. 129.) Au cours d'une séance d'analyse de rêve, Julius Spier mettra en évidence sa « propension puérile à gagner [sa] vie avec les choses les plus saugrenues » — Etty postulera même pour un emploi de dame de compagnie — et son « manque de naturel » (22 mars 1941, p. 81). La jeune Hollandaise se décrit d'ailleurs elle-même comme « une petite donzelle pédante et un peu simplette » (4 août 1941, p. 122), mais aussi comme une femme frivole et joueuse : « J'apprends souvent les choses en artiste plutôt qu'en femme responsable. » (25 septembre 1942, p. 738.)

Etty se tient donc entre le dilettantisme, la peur de l'engagement, et son revers, le contrôle permanent. Mais consciente d'adopter là une attitude fautive face à l'existence et désireuse de mettre un terme aux répétitions douloureuses et subies qui ponctuent sa vie, elle décide d'entreprendre une analyse. En la personne de Spier, elle rencontrera plus qu'un thérapeute : un éveillé spirituel et un « accoucheur de Dieu ».

### **Julius Spier, une « personnalité magique »**

Dans la relation analytique, la demande porte sur la question du sens de l'existence dans sa double acception, à la fois sur sa signification et son orientation, et elle s'adresse à celui qui, par sa fonction, est supposé détenir le savoir sur soi, un savoir certes imaginaire mais qui lui confère une toute-puissance égale à celle du Dieu qui sonde les cœurs et les reins. Il n'est donc pas surprenant

qu'Etty ait été « très impressionnée » par le travail et le charisme de Spier, et évoque à plusieurs reprises sa « personnalité magique » (9 mars 1941, p. 35 et 36), même si cette fascination, nous le verrons plus avant, se retournera en aversion dans les premiers temps de leur relation.

Dès le début du journal, le chirologue est présenté comme l'être providentiel qui va « remettre de l'ordre dans ce chaos intérieur », celui qui va révéler Etty à elle-même et lui donner les clés de son existence, le maître entre les mains duquel elle pourra s'abandonner enfin : « Toute ma vie j'ai eu ce désir, avoue-t-elle : si seulement quelqu'un venait me prendre par la main et s'occuper de moi. » Après lui avoir fait subir un « examen de passage » en allant écouter une de ses conférences pour s'assurer de la haute tenue de ses travaux, la jeune femme décide de « se livrer à lui corps et âme » (9 mars 1941, p. 36-37).

Cette formulation ne cesse de nous surprendre et de nous faire nous interroger, par ce qu'elle révèle à la fois de l'abandon total et inconditionnel d'Etty, qui semble s'offrir en sacrifice sur l'autel de l'analyse, et de l'étendue des pouvoirs attribués au chirologue par la jeune Hollandaise. Julius Spier, ce soir-là, n'est pas tant un homme qu'une divinité pouvant lire dans les inconscients, dont le royaume s'étend du monde obscur des profondeurs des êtres au monde lumineux de la révélation, qui se fait ici interprétation. Et effectivement, le chirologue va très vite mettre au jour le conflit intérieur qui empêche Etty d'accéder à son être essentiel.

Parce qu'il a été l'élève de Carl Gustav Jung, la lutte entre les éléments opposés issus de l'inconscient jusqu'à leur coopération est au cœur de sa thérapie. Spier se livre

d'ailleurs à de réels exercices de lutte avec ses patients. Il a fort bien perçu que les difficultés rencontrées par Etty provenaient d'une tension non encore résolue entre l'esprit et la matière. De son côté, la jeune femme croit percevoir dans le visage du chiologue, aux yeux limpides et à la bouche sensuelle, une personnalité « inachevée, encore en lutte avec elle-même ». Plus exactement, elle reconnaît ce conflit intérieur, car elle-même en souffre. Spier lui apparaît comme un alter ego masculin « partagé entre ses forces primitives et sa spiritualité », et c'est ce même combat, encore à mener pour l'une, vraisemblablement dépassé pour l'autre, qui les rapproche et liera peu à peu jusqu'à leurs âmes. Mais en ce début de mars 1941, la jeune femme pressent seulement que la personnalité de Spier est entrée en interaction avec la sienne, « pesant lourdement sur elle » (9 mars 1941, p. 38). Trois jours plus tard, le chiologue lui confirmera que le combat entre l'esprit et la matière, qu'elle pensait être le sien, se livre également en elle. Et Etty, mise face à sa propre problématique, de conclure : « Et c'est ainsi que le contact s'est rétabli. » (12 mars 1941, p. 45.)

Dans les premières semaines, les descriptions de Spier concernent essentiellement son aspect physique, tantôt bestial — Etty évoque sa « silhouette massive de taureau » évoluant avec grâce et légèreté —, tantôt quintessence de l'être humain, avec ses yeux « intelligents, incroyablement intelligents, merveilleusement humains » (9 mars 1941, p. 35), tantôt d'essence divine, tel « un dieu plus tout jeune, mais encore plein de force » (13 juin 1941, p. 109). Le 14 mars 1941, la jeune Hollandaise recopie dans son journal un extrait de l'article rédigé par le docteur Bernhard Diebold à propos de Spier et de son tra-

vail de psychochirologue, article paru dans le *Frankfurter Zeitung* du dimanche 25 août 1929, et elle y souligne ces quelques phrases : « Son visage est empreint d'une allure faunesque, il est au fait du grand Pan. Sa « science » a besoin de la magie de la personnalité<sup>10</sup>. Pas de charme sans le charmeur. » (p. 52.)

La jeune femme affirme n'avoir recopié cet extrait que pour écrire quelque chose ce jour-là, mais cet article fait écho à ce qu'elle perçoit en Spier et qui la caractérise aussi : une forte puissance sexuelle alliée à des qualités spirituelles indéniables, la lutte entre l'esprit et la matière. Le chirologue fédère ainsi autour de lui un groupe de femmes exaltées par sa « personnalité magique », le « Spier-Club », au sein duquel « il n'a qu'à tendre la main pour attraper les filles », note Etty avec dédain, « fière de ne pas [se] laisser attraper » (20 mars 1941, p. 79).

Cette puissance sexuelle ne saurait toutefois se confondre avec une caricaturale virilité : dans ses rapports avec les femmes, Spier ne fait pas montre d'une quelconque volonté de domination, il estime au contraire que la faute en revient à l'homme lorsqu'une femme ne parvient pas à la satisfaction sexuelle. Ainsi que nous le rapporte Etty après une discussion animée sur un quai d'Amsterdam, le chirologue aborde la sexualité avec « le sérieux professionnel qui le caractérise » pour « rapprocher l'être humain de son bonheur et de sa liberté intérieure » (13 mars 1941, p. 49-50). Les qualités masculines sont si bien incarnées en lui qu'il peut soudain adopter des attitudes tra-

---

<sup>10</sup> Etty a certainement lu cet article avant le 14 mars 1941, car dès le 9 mars, elle évoque déjà la « personnalité magique » de Spier. Elle reprendra cette formulation deux jours plus tard (16 mars 1941, p. 62).

ditionnellement attribuées aux femmes sans porter atteinte à sa virilité, et se montrer « doux, doux comme [la jeune femme] n'aurai[t] jamais cru qu'un homme pût l'être sans devenir du même coup ennuyeux et efféminé » (23 juin 1942, p. 617). Etty ira même jusqu'à affirmer qu'il possède « en lui une part féminine [si] forte qu'il est à même de comprendre une femme » (22 avril 1942, p. 475).

Sa personnalité multiforme et changeante ne cesse de surprendre la jeune Hollandaise : « Parfois, un instant, ce visage s'impose clairement à moi, mais pour s'éparpiller aussitôt en autant de fragments contradictoires. » (9 mars 1941, p. 36.) « Lorsqu'on le voit sous un autre angle, on a parfois l'impression d'un tout autre visage. » (15 mars 1941, p. 53.) Ces remarques datent du début de leur rencontre, mais l'impossibilité pour Etty de figer non seulement le visage mais la personne même de Spier, sa silhouette, son comportement, perdurera.

Le chiologue peut revêtir pour la jeune femme l'apparence d'un « enfant intrépide » et éveiller en elle des sentiments « agréablement maternels » d'autant plus surprenants qu'elle refusera toujours d'être mère (13 juin 1941, p. 108 et 109). Mais la plupart du temps, il lui apparaît sous les traits d'un vieil homme ayant traversé les siècles, avec ses yeux « vieux comme le monde » (9 mars 1941, p. 35), « intemporels » (17 mars 1942, p. 407). Etty convoque alors pour le décrire des images appartenant non pas au règne éphémère des humains mais au monde géologique ou minéral, présent depuis la nuit des temps. Le visage de Spier ressemble à « un très vieux paysage grisâtre marqué par les intempéries » (17 mars 1942, p. 407), « les rides et lignes [y] dessinaient comme des

chemins antiques, immémoriaux, dans un paysage aussi vieux que la création » (4 juin 1942, p. 547). Il est « taillé dans la pierre grise d'un rocher aussi vieux que la création » (23 juin 1942, p. 617). Lorsque Etty écrit ces mots, Julius Spier a cinquante-cinq ans et Han Wegerif soixante-trois. Or, bien que ce dernier soit plus âgé, jamais elle n'utilisera de telles images pour le décrire. Ce n'est donc pas tant le physique que la stature du chirologue qui est ainsi désignée : en Spier, Etty voit un maître, un vieux sage, qui, tel Mercure révélant aux hommes les secrets divins, la révélera à elle-même, à ses profondeurs cachées. Plus tard, elle usera aussi de métaphores végétales : « Il est comme un tronc séculaire battu par les intempéries, plein de tendresses qui éclosent comme autant de petites feuilles toutes jeunes. » (26 avril 1942, p. 490.) Parce qu'elle-même aura vu son âme commencer à fleurir.

Certes, les différents portraits qu'Etty dresse de Spier doivent beaucoup aux sentiments qu'elle éprouve et projette sur sa personne, mais d'autres ont décrit le chirologue en des termes assez semblables. Nous avons déjà présenté l'article de Bernhard Diebold évoquant l'allure faunesque de Spier. Le 13 juin 1941, Etty rapporte une réflexion de Frans van Steenhoven, un autre patient du chirologue, comparant ce dernier à « un vieux lion qui marche sur une lame de rasoir » (p. 108). Un jeune télépathe voit en lui la réincarnation d'un des premiers ju-déo-chrétiens, quand Swiep van Wermeskerken, qui prend des cours de russe avec Etty, lui fait savoir qu'il n'est qu'un « vieux cochon » sous des dehors intellectuels (29 mars 1942, p. 436), et Käthe Hamburger, une amie de Léonie Snatager, « un homme à femmes » (22

avril 1942, p. 475). Pour Liesl Levie au contraire, Spier est un vieux sage, « il a souvent l'air d'avoir 135 ans » (19 janvier 1942, p. 335). On le voit : il s'agit là de portraits contrastés d'un homme échappant à toute tentative de circonscription.

La figure de Spier apparaît d'autant plus puissante à la jeune Hollandaise que celle de son père est à ses yeux défaillante, objet de plus de pitié affectueuse — quand ce n'est pas du rejet (30 novembre 1941, p. 237) — que d'admiration. Louis Hillesum n'a pas eu la carrière que son doctorat ès lettres lui permettait d'envisager. Alors qu'il enseignait les langues classiques au lycée de Hilversum, cet homme érudit, spécialiste de Thucydide, a en effet été confronté très vite à de lourds problèmes de discipline en partie dus à sa mauvaise vue et à sa surdité partielle. Il dut alors se résigner à professer dans des lycées plus modestes, avant d'être promu proviseur adjoint puis proviseur au lycée de Deventer. En 1941, il ne travaille plus : l'occupant allemand l'a démis de ses fonctions en novembre 1940.

Sur de nombreux plans, Julius Spier est à l'opposé de Louis Hillesum. Son corps puissant, massif comme celui d'un taureau, se meut avec grâce, quand le père d'Etty est décrit comme plutôt petit, silencieux et renfermé. L'un a mené des affaires florissantes en Allemagne, tandis que l'autre a dû se résigner à demander des postes moins prestigieux pour échapper aux quolibets. Spier incarne l'homme solaire rayonnant sur son entourage, Louis Hillesum est un homme affaibli par un complexe d'infériorité dû à son handicap physique — notons toutefois que le chirologue est également atteint de surdité (7 janvier 1942, p. 317) —, un homme malheureux en ménage, pro-



fondément atteint par la schizophrénie de son plus jeune fils Mischa [Michael] et les séjours en institut psychiatrique pour instabilité mentale de son autre fils, Jaap. Etty reconnaît d'ailleurs éprouver à son sujet un réel complexe d'infériorité vis-à-vis d'autrui (12 octobre 1941, p. 196 ; 20 février 1942, p. 355).

Derrière le scepticisme et la résignation amusés de ce père, la jeune femme devine surtout la béance du chaos, ce même chaos qui l'habite et qu'elle redoute, si bien que chacune de leur rencontre suscite en elle « la gêne, le blocage, l'inhibition et une détresse noire » (30 novembre 1941, p. 237). Il n'est pas inintéressant de relever à ce propos la description que fit le journaliste Philip Mechanicus de Louis Hillesum, alors que tous deux partageaient la même baraque dans le camp de Westerbork : « Érudit, gars en pleine santé mais totalement asocial, un excentrique. Il vit en faisant abstraction de ce qui l'entoure, consacre tout son temps à la lecture, livre à quelques centimètres des yeux en raison de sa mauvaise vue. Bien soigné depuis toujours, gâté, se tient dans cette société sans rien savoir faire de ses dix doigts<sup>11</sup>. »

Julius Spier incite enfin Etty à devenir qui elle est réellement, quand son père n'a eu de cesse de vouloir briser ses élans. « De la frime ! ce refrain de mon père a pesé comme un éteignoir sur toute mon adolescence » se souvient-elle (12 octobre 1941, p. 196). Pourtant, lorsqu'elle se trouve en présence des deux hommes, la jeune femme éprouve quelques difficultés à garder intacte l'estime

---

11 MECHANICUS, Philip, *Cadavres en sursis, journal du camp de Westerbork (28 mai 1943-28 février 1944)*, traduit du néerlandais (Pays-Bas) par Daniel Cunin, Paris, Notes de nuit, 2016, 11 juillet 1943, p. 123.

qu'elle porte au chirologue, l'accusant alors de pédantisme et d'ostracisme (30 novembre 1941, p. 239). Comme si l'un excluait l'autre. La loyauté familiale ne sera pas la seule cause du rejet de Spier par Etty ; l'amour de transfert propre à l'analyse montrera plus d'une fois son revers : le mépris et le dégoût.

### **Les ambivalences d'un cœur dévorant**

Malgré l'admiration et la gratitude qu'elle éprouve à l'égard de Spier, Etty est partagée. Dans une lettre qu'elle lui adresse le 8 mars 1941 — soit un peu plus d'un mois après s'être présentée à son cabinet —, elle avoue ressentir pour lui un mélange de « forts sentiments érotiques » et de « forte aversion » (p. 34). Elle ignore encore qu'il s'agit là d'une réaction inhérente à toute cure analytique et que ses sentiments s'adressent moins à Spier qu'aux forces sombres, éveillées de l'oubli, qui lentement remontent au jour de sa conscience. Ce n'est que plus tard qu'elle pourra acquiescer lorsque le chirologue répondra ainsi à son irritation : « Mais vous n'avez pas encore compris que lorsque vous ressentez cette opposition, ce n'est pas à moi qu'elle s'adresse. » (1<sup>er</sup> décembre 1941, p. 240.)

Si la thérapie proposée par Julius Spier n'a rien à voir avec l'analyse freudienne — il s'agit d'entretiens libres accompagnés d'exercices de lutte<sup>12</sup> et de conseils destinés

---

12 « Un élément de la thérapie de Spier était ce qu'il appelait la « lutte ». Par le biais d'une confrontation physique, Spier tentait d'éliminer des tensions et de « délier » le patient aussi bien physiquement que psychiquement. » (note p. 979.)

à mener une vie saine et naturelle —, elle n'est pas sans provoquer des effets comparables. Pour nombre de théoriciens de la psychanalyse, la relation infantile initiale est au cœur même du dispositif analytique<sup>13</sup> et réapparaît sous la forme du transfert, « à savoir l'amour » dira Jacques Lacan à la suite de Sigmund Freud, et plus précisément l'amour-passion<sup>14</sup>. Chez Etty, cet « amour de transfert » se manifeste d'abord par la revendication de posséder Spier « elle aussi ».

Au début de leur rencontre, la jeune femme souffre de ce qu'elle nommera plus tard sa « tyrannie malade » (25 septembre 1941, p. 169) — attitude qu'elle analyse avec d'autant plus de lucidité qu'elle s'adresse à l'homme qui doit l'en guérir, observant avec justesse une résurgence de « sentiments contradictoires » qu'elle pensait avoir déjà surmontés (Lettre d'Etty Hillesum à Julius Spier, Amsterdam, 8 mars 1941, p. 33). L'analyse vient en effet de commencer — un peu plus d'un mois s'est écoulé depuis qu'Etty a pris la décision d'entamer une thérapie avec Spier —, et les aspects sombres de sa personnalité qui avaient été refoulés affleurent à nouveau, et en premier lieu la *concupiscentia* dans sa forme érotique. « Je voulais l'avoir », écrit-elle le 16 mars 1941, se remémorant cet après-midi où Spier lui a parlé de sa vie et des femmes qu'il a connues, provoquant chez elle « un nouvel accès de « possessivité ». Et de préciser : « Je voulais l'avoir pour moi, moi aussi. » (p. 61. C'est nous qui sou-

---

13 « Comme, selon l'expérience, cette projection s'établit sans rien perdre de son intensité initiale [...], il se noue un lien qui correspond à tous égards à la relation infantile initiale. » (JUNG, Carl Gustav, *Psychologie du transfert*, op. cit., p. 23.)

14 LACAN, Jacques, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 106.

lignons.) Le désir qui l'agite ainsi ne lui appartient donc pas en propre et ne doit son existence qu'à un autre désir, ou plus exactement à d'autres désirs avec lesquels il entre en rivalité.

En effet, Etty se sent de plus en plus irritée par le groupe d'élèves de Spier, qu'elle nomme son « harem », « cette nuée de femmes qui l'entourent, qui attendent quelque sage parole du Maître ou une caresse de sa grosse patte » (16 juin 1941, p. 112), condamnant tour à tour leurs émois éperdus, quasi hystériques — émois qu'elle éprouve d'ailleurs elle-même —, et les tentatives de séduction, voire de captation d'amour, du chirologue.

Une scène particulièrement dense, située au début de leur rencontre, illustre la façon dont Etty projette ses propres désirs de possession sur ceux de Spier. La jeune femme s'est rendue à une de ses conférences dans le but avoué de l'évaluer à distance avant de « se livrer à lui corps et âme » (9 mars 1941, p. 36). Au cours de l'entracte, elle le voit échanger quelques mots avec une « jeune fille mince, fragile », d'aspect maladif, qui lui adresse en retour « un sourire venu du fond de l'âme », sourire qui va déchaîner l'ire d'Etty non contre la jeune femme mais contre cet homme dont il lui semble alors percevoir la dangerosité. À ce moment, Spier revêt à ses yeux la figure du Grand Pan — Etty n'écrit-elle pas qu'il « la ravit à un autre » ? —, du vampire aspirant la force vitale de la frêle ingénue venue lui abandonner son âme (p. 37). Or, la réalité est tout autre. La frêle jeune fille est une femme de trente et un ans prénommée Liesl [Alice], mère de deux enfants, et elle est l'épouse depuis une dizaine d'années de Werner Levie, le directeur administratif du Théâtre juif d'Amsterdam.

Les exigences d'Etty vis-à-vis de Spier sont d'autant plus grandes que la jeune femme interprète certains de ses comportements lors des consultations comme des mises à distance — et c'est bien ce qu'ils sont de la part du thérapeute. Dès le début de son journal, elle note que Spier est « de nouveau froid et distant » (10 mars 1941, p. 39) et évoque sa « réserve professionnelle » (12 mars 1941, p. 45), autant d'attitudes qui ne peuvent que raviver son angoisse de séparation et provoquer un désir exacerbé de posséder l'objet qui se dérobe, d'autant plus que le chirurgien n'est pas insensible, elle le sait, aux charmes des femmes. Spier en effet lui a déjà parlé des figures féminines tutélaires qui accompagnent son existence : Hedwig Rocco, sa première femme, avec qui il est resté en relations épistolaires, Hertha Levi, une de ses élèves, exilée à Londres, qu'il souhaite épouser dès que la possibilité s'en présentera, et la chanteuse lyrique Vilma Fichtmüller, qui fut sa maîtresse et continue à correspondre avec lui. Ces confidences, nous l'avons vu, provoquèrent chez la jeune femme un sentiment ravageur de dépossession qui lui fit se demander : « Que me reste-t-il à moi ? » (16 mars 1941, p. 61.) Comme si le monde soudain se vidait de sa substance.

Mais l'attirance érotique d'Etty pour Spier n'est qu'illusoire, sous-tendue par des affects et des exigences infantiles, par l'angoisse d'abandon et, nous allons le voir, la dévoration comme manifestation de l'amour. Il s'agit donc bien là d'une relation d'ordre instinctuel, du premier degré de l'éros s'enracinant dans l'instinct de survie, d'un amour marqué par le besoin et la dépendance, semblable à celui qui s'adresse à la mère toute-puissante, et Etty s'en rendra très vite compte en soulignant qu'elle

veut cet homme « comme une enfant gâtée, bien qu'au fond de son cœur il [lui] déplût » (24 mars 1941, p. 89).

Etty n'est pas amoureuse de Spier, elle le dit clairement dès les premières pages de son journal et le confirmera à plusieurs reprises<sup>15</sup>. Mais elle avoue être partagée entre désir et aversion, tendresse et mépris. Elle évoque les « gestes louches » du thérapeute, qui lui inspirent du dégoût lorsqu'ils luttent ensemble, parle des fantasmes érotiques qu'elle développe sur sa personne comme de « choses écœurantes », de « sales images » qu'elle tente de réfréner (11 mars 1941, p. 41). Elle projette sur lui des éléments inconscients activés par la cure analytique, qu'elle met ainsi à distance, faute de pouvoir encore les intégrer. Spier est tantôt surévalué — elle parle à plusieurs reprises de sa « personnalité magique » (9 mars 1941, p. 37 ; 16 mars 1941, p. 62) —, tantôt rabaissé au rang de la brute, lorsqu'elle le décrit rajustant « piteusement sa chemise froissée » en transpirant abondamment après une séance de lutte (11 mars 1941, p. 41). Dans les deux cas, le chirologue fait l'objet de représentations stéréotypées. Etty est incapable pour l'instant de le reconnaître comme une personne réelle en dehors d'elle-même, ou plus exactement en dehors des aspects masculins inconscients dont elle le revêt.

Les sentiments qu'elle éprouve à son égard sont pour le moins ambivalents ; une certaine violence les sous-tend, et tout d'abord verbale. « J'ai eu alors un instant de dégoût, vaguement humiliée ou peut-être seulement choquée dans mon sens esthétique, en tout cas je l'ai trouvé,

---

<sup>15</sup> Le 9 mars 1941, p. 38 : « Je ne suis pas amoureuse de lui » ; le 24 mars 1941, p. 91 : « Je ne suis pas amoureuse de lui, mais tout à fait captivée par lui » ; le 8 mai 1941, p. 100 : « Je ne me suis pas entichée de lui, et ce n'est pas non plus un grand amour ».

sur le moment, assez écœurant », avoue la jeune femme après avoir interprété certains propos du chirologue à son égard comme des compliments destinés à la séduire, énoncés d'une voix douceuse (9 mars 1941, p. 35). Autre exemple : lors d'une séance, l'une des élèves, Adriana Holm, rappelle au groupe comment Spier l'a guérie d'un eczéma chronique. Celui-ci aussitôt la complimente pour la fraîcheur de son teint, à la consternation d'Etty, qui notera dans son journal : « On aurait dit un maquignon vantant son bétail à la foire. » (9 mars 1941, p. 36.)

### **Quand aimer, c'est manger**

Cet amour dont le revers est le dégoût révèle une angoisse sourde plutôt qu'un abandon confiant, et Etty, sans toutefois en prendre la mesure, nous en indique la source dès les premières pages de son journal, dans la description qu'elle donne de sa première impression face à Spier : « Visage pas très sensuel, type étranger, physiologie familière pourtant, qui me faisait penser à Abrascha, mais ne m'était pas absolument sympathique. » (9 mars 1941, p. 35.) La ressemblance du chirologue avec Abrascha, un jeune homme d'origine juive à qui Etty était liée avant guerre, sera précisée une dizaine de jours plus tard : tous deux possèdent une bouche sensuelle. La bouche de Spier semble focaliser tous les désirs et les aversions d'Etty, provoquant tour à tour la fascination et le rejet. Décrite par la jeune Hollandaise comme « charnue et sensuelle », elle s'inscrit en contrepoint des yeux « limpides et purs » du chirologue (p. 35).